

## De l'art épistolaire à l'écriture de sublimation:

### *Une si longue lettre de Mariama Bâ*

Gnabana PIDABI

[gnabalex2@yahoo.fr](mailto:gnabalex2@yahoo.fr)

Ecole Normale Supérieure (ENS) d'Atakpamé

**Résumé:** Mariama Bâ, tout comme Madame de Sévigné au XVIII<sup>e</sup> siècle, a choisi d'entrer dans le monde littéraire par le truchement de l'art épistolaire. A travers ce genre, l'auteur a su rendre pathétiques les faits et agissements quotidiens de la société sénégalaise. La correspondance, destinée à Aïssatou par prétexte, est plutôt une fresque qui peint tous les aspects sociopolitique, économique et culturelle de l'Afrique. Les thèmes tels que l'émancipation des femmes, la polygamie, le poids de la religion, l'amitié et l'éducation y ont été abordés. L'étude donne à voir que l'auteure a sublimé son écriture à travers moult procédés. L'écrivaine a transformé des pulsions internes en sentiments élevés tout en développant des valeurs morales irréprochables. Le principe de l'échange épistolaire a été un moyen pour l'auteure de recourir au dialogisme qui repose sur l'usage du « je » et « tu ». Ce dialogue, loin de se confiner dans l'intimité entre la narratrice et Aïssatou, la destinataire, s'ouvre, par le biais du pronom « tu », à un second destinataire, le mari décevant, puis à un troisième, le lecteur, solidement ouvert au progrès. Tout comme Aïssatou qui a su, très tôt, s'extirper des méandres de la vie polygamique grâce à son instruction, Ramatoulaye, la narratrice, a su résister à l'avalanche de prétendants rapaces simulant venir à la rescousse d'une veuve.

**Mots clés:** l'art épistolaire, l'écriture de sublimation, la polygamie, l'émancipation de la femme, le poids de la religion, l'éducation

**Abstract:** Mariama Bâ, like Madame de Sévigné in the 17th century, chose to enter the literary world through the medium of epistolary art. Through this genre, the author has managed to make pathetic the facts and daily actions of Senegalese society. The correspondence, intended for Aïssatou on the pretext, is rather a fresco painting all the socio-political, economic and cultural aspects of Africa. Themes such as women's emancipation, polygamy, the weight of religion, friendship and education were discussed. The study shows that the author sublimated his writing through many processes. The writer has transformed inner drives into high feelings while developing irreproachable moral values. The principle of the epistolary exchange was a means for the author to resort to the dialogism which relies on the use of "I" and "you". This dialogue, far from being confined in the intimacy between the narrator and Aïssatou, the recipient, opens, through the pronoun "you", to a second addressee, the disappointing husband, then to a third, the reader, solidly open to progress. Just like Aïssatou, who was able, very early, to extricate himself from the meanders of polygamous life thanks to his education, Ramatoulaye, the narrator, knew how to resist the avalanche of rapacious pretenders simulating to come to the rescue of a widow.

**Keywords:** epistolary art, sublimation writing, polygamy, women's emancipation, the weight of religion, education.

## Introduction

Le roman épistolaire dont la naissance remonte à l'Antiquité avec les *Héroïdes* d'Ovide a connu sa période de gloire au XVIII<sup>ème</sup> siècle dans la littérature européenne. En Afrique subsaharienne francophone, le roman épistolaire, encore appelé roman par lettres, fait son entrée par le truchement d'Ibrahima Mamadou Ouane en 1955 et de Bernard Dadié en 1959. Ils ont respectivement écrit *Lettre d'un Africain: récit épistolaire* et *Un nègre à Paris*. Avec *Une si longue lettre* qui paraît en 1980, Mariama Bâ devient la pionnière des lettres africaines. Le roman étant une source de savoirs par excellence, l'association de deux genres, à savoir le roman pour son imaginaire et son réalisme pluridimensionnel et la lettre pour son réalisme intimiste, n'est qu'un moyen de plus pour rendre pathétique les moments les plus sensibles de la vie de l'auteure. Par le biais de la correspondance, l'auteure a su transformer des pulsions internes en sentiments élevés. C'est ce fait qui nous a poussé à ainsi formuler notre sujet: « De l'art épistolaire à l'écriture de sublimation: *Une si longue lettre* ». Le roman par lettres se distingue du roman traditionnel par des traits qui lui sont particuliers. Cette particularité se lit dans la structure même de l'œuvre, le jeu d'authenticité, l'absence d'intermédiaire entre le « je » et le « tu ». En réalité, qu'est-ce qui confère à cette œuvre le caractère sublime de l'écriture? Sublimier, c'est épurer, raffiner, voire idéaliser. Par cette définition, l'on comprend que Mariama Bâ ne relate pas simplement le quotidien de la société sénégalaise mais elle sublime les faits en les idéalisant.

L'objectif de la présente étude est de montrer comment l'auteure a su rendre pathétiques les faits et agissements de la société sénégalaise en particulier et de l'Afrique en générale par le truchement de la correspondance.

A travers une analyse alliant la sémiologie à la thématique, nous allons investir les champs de la création et de la communication représentatifs de la perception et des systèmes de valeurs d'une société encline aux stéréotypes de la religion et de la polygamie. Pour ce faire, nous allons aborder tour à tour les pesanteurs de la société sénégalaise, le dialogisme comme moyen de libération et la résilience féminine.

## 1-L'art épistolaire comme moyen de dissémination des pesanteurs socioculturelles

Ce qui fait essentiellement la différence formelle entre le roman épistolaire et le roman traditionnel est la lettre. Dans le cas d'*Une si longue lettre*, comme son titre l'indique, le roman n'offre pas à lire des échanges de lettres mais plutôt une longue lettre. Toutefois, les propos liminaires du roman, à savoir « J'ai reçu ton mot. En guise de réponse, j'ouvre ce cahier, ... » (M. Bâ, 1980, p. 3) donne à voir que le roman lui-même constitue une mise en abyme sauf qu'il ne dit pas grand-chose sur le contenu de la lettre qui a précédé la longue lettre. Véritable florilège des moments sensibles de la vie de Ramatoulaye, l'héroïne, *Une si longue lettre* est un prétexte pour Mariama Bâ de disséminer des pesanteurs socioculturelles sous lesquelles ploie la société sénégalaise. C'est un livre témoignage sur le comportement masculin, la polygamie, le rôle de la famille, de la belle-mère et le poids de la religion islamique comme de la tradition ancestrale sur la vie du couple et, tout particulièrement, sur celle de la mère et de l'épouse.

### 1.1. La dénonciation des pratiques avilissantes

Pétrie de conviction qu'une femme bien éduquée et bien instruite peut transformer positivement la société, l'auteure a mis l'accent sur ces deux aspects dans son œuvre. Son personnage principal, Ramatoulaye, tout comme elle-même, est enseignante. Cette fonction qu'elle exerce dit long sur son désir de donner des armes nécessaires à la femme de se libérer du poids de la tradition. L'instruction libère la femme du carcan traditionnel et permet à son libre-arbitre de s'exprimer dans les phases importantes de sa vie.

L'auteure reconnaît qu'une société bien éduquée est une valeur ajoutée au processus de développement de cette société. Néanmoins, elle s'interroge sur l'équité de ce développement: « Quand la société éduquée arrivera-t-elle à se déterminer non en fonction du sexe, mais des critères de valeur ? » (ibid., p. 74). Or, le militantisme et la capacité des femmes, leur engagement désintéressé ne sont plus à démontrer: « La femme a hissé plus d'un homme au pouvoir » (idem). Elle dénonce le fait que le domaine politique est considéré comme la chasse gardée des hommes. Pour Ramatoulaye, en chaudes explications avec le député Daouda Dieng, « La femme ne doit plus être l'accessoire qui orne, l'objet que l'on déplace, la compagne qu'on flatte ou calme avec des promesses. La femme est la racine première, fondamentale, de la nation où se greffe tout apport, d'où part aussi la floraison » (ibid., p.75). Cette apologie du rôle prime sautier que joue la femme dans la société montre à suffisance

qu'elle est le levier d'une société qui aspire au développement. Si tel est le cas, qu'est-ce qui l'empêche de jouer pleinement son rôle? Ramatoulaye, de sa réclusion de viduité, pointe du doigt les relations hommes-femmes dans une société patriarcale, la survivance d'un système traditionnel fondé sur les castes et la polygamie et leurs effets sur la famille africaine moderne.

En effet, le système des castes était très ancré au Sénégal sauf qu'il n'est pas cautionné par l'islam. Dans la société sénégalaise, on distingue plusieurs classes sociales, toutes héréditaires. L'on compte les nobles constitués de l'aristocratie terrienne, les castés qui sont essentiellement composés des artisans et les esclaves qui constituent la caste des *Taara*.

Un code régissant la vie de la société sénégalaise interdit le mariage entre ces différentes castes. Aïssatou, l'amie de Ramatoulaye, a fait les frais de cette hiérarchisation de la société. Issue de la caste des forgerons, sa belle-mère trouvait impossible sa liaison avec son fils Mawdo, médecin, issu de la noblesse :

La mère de Mawdo, princesse, ne pouvait se reconnaître dans le fils d'une bijoutière. Et puis, une bijoutière peut-elle avoir de la dignité, de l'honneur? C'est comme si l'on se demandait si tu avais un cœur et une chair. Ah! pour certains, l'honneur et le chagrin d'une bijoutière sont moindres, bien moindres que l'honneur et le chagrin d'une *Guélewar*<sup>1</sup> (ibid., p. 40).

Justement, le médecin, homme de culture très élevée, sous les coups de boutoir de sa mère, succombe aux impératifs de la culture et choisit de prendre la seconde épouse imposée par la famille. Ce choix contraignant de Mawdo va systématiquement changer le cours de la vie conjugale d'Aïssatou qui, naïvement, pensait qu'une bonne instruction prendrait de l'ascendance sur les conceptions traditionnelles qui font la part belle au pouvoir patriarcal.

Ce pouvoir patriarcal renforce la domination des hommes sur les femmes. Le traitement que Modou réserve à Binetou, sa deuxième épouse, prouve cette emprise de l'homme sur la femme. Ramatoulaye, bien qu'étant sa rivale, ne passe pas inaperçu cette emprise masculine: « Et puis, ayant retiré Binetou du circuit scolaire, il lui versait une allocation mensuelle de cinquante mille francs, comme un salaire dû. La petite, très douée, voulait continuer ses études, passer son baccalauréat. Modou, malin, pour asseoir son règne, entendait la soustraire au monde critique et impitoyable des jeunes » (ibid., p. 15).

---

<sup>1</sup> Princesse du Sine

Nous avons dit plus haut que l'instruction est la clé de voûte de l'épanouissement humain en général et de l'émancipation de la femme en particulier. Partant de ce principe, le refus de Modou à sa seconde épouse de continuer ses études constitue un blocus sur le plan intellectuel. Bref, il lui refuse de connaître ses droits et devoirs au sein du couple.

Ce qui est intéressant dans cette dénonciation des pesanteurs socioculturelles est que Mariama Bâ, au-delà de son attitude féministe, laisse planer son regard critique sur le comportement des femmes. Ainsi, elle distingue deux types de femmes, celles qui sont hostiles à l'émancipation des femmes et celles qui sont favorables à l'émancipation. Dans la première catégorie, l'on retrouve la mère de Mawdo, Tante Nabou, descendante d'une grande famille du Sine (ancien royaume du Sénégal); la mère de Ramatoulaye, qui souhaite un mariage arrangé avec un médecin qui lui inspire confiance; Nabou et Binetou, futures coépouses respectives d'Aïssatou et de Ramatoulaye, pourtant instruites mais qui acceptent la polygamie et ses conséquences. Dans la deuxième catégorie, l'on note Daba, l'aînée des filles de Ramatoulaye, un exemple typique de la femme africaine moderne, instruite et émancipée; Ramatoulaye et Aïssatou dont la vie du couple est perturbée par l'intrusion d'une coépouse.

Toujours dans sa lutte contre les pratiques perverses de la société, l'auteure a montré, à travers l'attitude de Ramatoulaye, qu'elle a brisé la chaîne d'imposition du lévirat. En effet, après la mort de Modou Fall, alors que Ramatoulaye n'a pas encore terminé sa période de viduité, Tamsir, le grand-frère du défunt, se pressa de venir, dans un sursaut d'impiété, demander la main de la veuve :

Après ta "sortie" (sous-entendu : du deuil), je t'épouse. Tu me conviens comme femme, et puis tu continueras à habiter ici, comme si Modou n'était pas mort. En général, c'est le petit frère qui hérite de l'épouse laissée par son aîné. Ici, c'est le contraire. Tu es ma chance. Je t'épouse. Je te préfère à l'autre, trop légère, trop jeune (ibid., p. 69).

A travers cet extrait, non seulement la domination de la femme se lit dans la pratique à elle imposée, mais elle se lit également dans la fatuité avec laquelle il s'est adressé à la veuve: « je t'épouse » comme si c'était un diktat alors que la doléance aurait pu être posée autrement: « je souhaiterais t'épouser ». Tout compte fait, la réponse de Ramatoulaye a été cinglante :

As-tu jamais eu de l'affection pour ton frère? Tu veux déjà construire un foyer neuf sur un cadavre chaud. Alors que l'on prie pour Modou, tu penses à de futures noces. Ah ! oui : ton calcul, c'est devancer tout prétendant possible, devancer Mawdo, l'ami fidèle qui a plus d'atouts que toi et qui, également, selon leur coutume, peut hériter de la femme. Tu oublies que j'ai un cœur, une raison, que je ne suis pas un objet que l'on se passe de main en main, [...] Et tes femmes, Tamsir? Ton revenu ne couvre ni leurs

besoins ni ceux de tes dizaines d'enfants. [...] Je conclus, plus violente que jamais : Tamsir, vomis tes rêves de conquérant. Ils ont duré quarante jours. Je ne serai jamais ta femme (ibid., p. 69-70).

Ces propos poignants et décourageants vis-à-vis d'une coutume, on ne peut plus, obsolète témoignent de la détermination de Mariama Bâ à extirper certains maux dont souffre la société avec en toile de fond la polygamie.

## 1.2. Mariama Bâ et la polygamie

Mariama Bâ réserve à l'épineux problème de la polygamie une place de choix dans son œuvre. Il est vrai que cette auteure n'a écrit que deux romans, mais il se donne de voir que la question de la polygamie pointe en bonne place dans les deux romans. *Une si longue lettre* est consacré, à travers le prétexte d'une correspondance, au sujet de deux femmes trahies par leurs maris qui ont pris une deuxième épouse. Dans *Un chant écarlate*, la polygamie est également au centre du livre, à la seule différence qu'elle fait suite à un mariage interracial qui ne comblait pas les attentes d'Ousmane Guèye. L'un des traits communs dans les deux romans se lit dans le fait que les personnages concernés par cette polygamie sont tous musulmans. Ce trait nous pousse à mieux comprendre l'interrelation entre la polygamie et l'islam.

L'étude menée par A. S. Ahmed (1980, p. 251) sur la polygamie dans la société musulmane montre que ce ne sont entre 0.2% et 0.6% des hommes musulmans qui sont polygames. Dans un autre ouvrage, A. S. Ahmed (1993, p. 141), explique que l'image que l'on colle à l'islam par rapport à la polygamie est erronée. En réalité, l'islam est arrivé dans une société traditionnelle qui n'avait pas de restriction par rapport au nombre de femmes qu'un homme pouvait épouser. L'islam et le Coran n'encouragent pas les hommes à épouser quatre femmes, mais à ne pas épouser plus que quatre. Pour J. L. Esposito (2001, p. 1334), l'islam est venu pour améliorer la situation des femmes et pour augmenter l'égalité dans la société. En effet, le Coran permet à l'homme d'épouser quatre femmes à condition qu'il puisse les entretenir de façon égale: « [...] épousez des femmes qui vous plaisent. Ayez-en deux, trois ou quatre mais, si vous craignez d'être injustes, une seule [...] » (Le Coran 4 :3). Avec une telle restriction, l'on peut déduire que l'idéal transmis par le Coran est celui de la monogamie. Dans une autre conception, M. Murtuza (2003, p. 178) considère que les raisons

derrière l'existence de la polygamie n'ont rien à faire avec la religion. Ces raisons se trouvent, dit-elle, dans les traditions culturelles qui sont plus anciennes que l'islam.

La façon dont Mariama Bâ aborde la question de la polygamie l'a rapproché des conceptions ci-dessus évoquées. Dans une interview (B. Harrell-Bond, 2003, p. 383), elle exprime l'avis que les hommes et les femmes sont complémentaires. Selon elle, l'homme ne peut pas mener une bonne vie sans la femme et vice versa. Toujours, dans cette interview, Bâ exprime une vue de l'homme très sexiste: « There is the polygamous desire, which is not specific to the black race, which inhabits all men [...] All men are basically polygamous (B. Harrell-Bond, *ibid.*, p. 391). Justement, dans *Une si longue lettre*, elle se déploie à faire ressortir cette phallocratie de l'homme.

Selon Mariama Bâ, s'agissant de la polygamie, la femme se trouve confrontée à une institution présentée comme une prescription divine. Mawdo, l'ex-mari d'Aïssatou, défend le point de vue masculin en présentant le désir sexuel comme un besoin aussi vital que celui de se nourrir ou de se vêtir: « On ne résiste pas aux lois impérieuses qui exigent de l'homme nourriture et vêtements » (M. Bâ, 1980, p. 43). Cette position masculine offusque l'auteure : « Ces mêmes lois poussent le "mâle" ailleurs? Je dis bien "mâle" pour marquer la bestialité des instincts... » (*idem*). Au fait, le désir sexuel s'assouvi dans le couple. Alors, comment justifier le fait que cela pousse l'un des conjoints à aller "ailleurs". Pour l'auteur, cette attitude masculine ne peut se comprendre que par "la suprématie de l'instinct", "le droit à la trahison" et "la justification du désir de changement" (*ibid.*, p. 44).

D'un autre côté, l'on constate que certaines femmes attachées à la tradition, surtout les belles-mères, encouragent cette pratique. Cette position se révèle être une institution destinée à satisfaire un simple égoïsme masculin, d'autant que les hommes sont dans la pratique souvent oublieux de leurs devoirs. Dans l'œuvre, les femmes qui se voient imposer une coépouse ont le choix entre la soumission au désir du mâle, dominateur, et la révolte. Parmi celle-ci, on distingue les deux héroïnes, Aïssatou, la destinataire de la longue lettre et Ramatoulaye, communément appelée Rama, le destinataire. Les deux femmes ont fait chemin ensemble depuis les bancs de l'école jusqu'à leur formation à l'école normale des institutrices. Mariage d'amour pour les deux, des maris modernes et en révolte contre les mariages imposés traditionnels pour les deux, des années de bonheur conjugal pour les deux,

des succès professionnels encouragés par des maris modernes, elles formaient un couple d'amies parfaites sans savoir que la polygamie les guettait.

Aïssatou menait une vie de quiétude jusqu'au jour où son mari, Mawdo Bâ, lui chuchota à l'oreille: « Tu avais une coépouse. Ma mère est vieille. Les chocs de la vie et les déceptions ont rendu son cœur fragile. Si je méprise cette enfant, elle mourra. C'est le médecin qui parle, non le fils. ... » (ibid., p. 40). Ces "vérités", qui ont par le passé courbé la tête de bien des épouses révoltées, n'ont pas pu opérer le miracle souhaité. Aïssatou a choisi la rupture malgré ses quatre fils.

En ce qui concerne Ramatoulaye, son mari, Modou Fall, ne s'est pas vu imposer une femme. Il a tout simplement choisi d'épouser en secondes noces l'amie à sa fille Daba. Les seuls propos qui ont vu la vie conjugale de Rama basculée de quiétude en supplice ont été proférés par l'imam, l'envoyé de Modou: « Oui, Modou Fall, mais il est vivant pour toi, pour nous tous, Dieu merci. Il n'a fait qu'épouser une deuxième femme, ce jour. Nous venons de la mosquée du Grand-Dakar où a eu lieu le mariage » (ibid., p. 47). Et comme pour enfoncer le clou, Tamsir, le frère du marié ajouta: « Dieu lui a destiné une deuxième femme, il n'y peut rien. Il te félicite pour votre quart de siècle de mariage où tu lui as donné tous les bonheurs qu'une femme doit à son mari. Sa famille, en particulier moi, son frère aîné, te remercie » (idem). Cet affront est la pire des humiliations auxquelles elle pouvait s'attendre, surtout avec une rivale comme Binetou, « un agneau immolé comme beaucoup d'autres à l'autel du « matériel » (ibid., p. 50). L'amour profond qu'elle vouait à Modou la tourmentait: « Partir? Recommencer à zéro, après avoir vécu vingt-cinq ans avec un homme, après avoir mis au monde douze enfants? Avais-je assez de force pour supporter seule le poids de cette responsabilité à la fois morale et matérielle? » (idem). A la différence d'Aïssatou, Rama choisit de s'accrocher à son homme, malgré l'abandon du foyer de Rama au profit de celui de Binetou par Modou.

Comme il est démontré, les maux dont souffre le monde décrit par Mariama Bâ sont légion et pour rendre supportable ce monde empesté par les lourdeurs des sociétés machistes, l'auteure a choisi la voie de la confiance par le biais du dialogue.

## **2. Le dialogue comme moyen de libération**

Le dialogisme se matérialise par la présence d'un destinataire, d'un énoncé et d'un destinataire. Le canal ici est la correspondance. Dans cette œuvre, le destinataire,

Ramatoulaye, s'adresse à Aïssatou, son amie. Mais, au-delà de ce destinataire identifié, il existe des destinataires virtuels tels que le mari décevant et le lecteur. Dans cette rubrique, il est question d'analyser la stratégie par laquelle l'auteure part du jeu des pronoms personnels « je » et « tu » pour aboutir à la sublimation de ses sentiments personnels.

## 2.1. Le « je » et « tu » comme principe de l'échange épistolaire

Le roman *Une si longue lettre* s'ouvre sur l'usage du pronom personnel « je » qui s'adresse à un destinataire qui est indexé par l'adjectif possessif « ton »: « J'ai reçu ton mot » (ibid., p. 3). Le recours à la deuxième personne du singulier prouve qu'il s'agit d'une confiance personnelle, et à l'auteur de le préciser: « ... notre longue pratique m'a enseigné que la confiance noie la douleur » (idem). Le « je », c'est l'auteur, le disant sien, qui s'en affirme responsable et s'en fait le destinataire. Dans son article intitulé « Hugo, ou le je éclaté », P. Albouy (1971, p. 54) écrivait que « La justification du discours à la première personne passe par l'appel à la deuxième personne, par l'accentuation émue de l'instance personnelle de je/tu, et, enfin, par l'affirmation rassurante du nous ». Dans la phrase « Je t'invoque » (M. Bâ, 1980, p. 3), Rama, destinataire, invite Aïssatou, le destinataire, à se remémorer, tout comme elle, le chemin qu'elles ont ensemble fait depuis leur enfance jusqu'à leur entrée dans la vie active. Au-delà de cette invocation, Rama exprime la douleur furieuse que lui cause la gent masculine et qui la harcèle et la déchire. Mais elle sublime cela à travers sa sensibilité. Tant il est difficile de parler de soi à autrui, tant est délicate à manier l'instance personnelle du *je/tu*, surtout dans ce cas exemplaire où le rapport du moi aux autres est celui de l'agression subie et rendue, de l'orgueil et de l'humiliation.

Le *je/tu* peut également constituer un jeu d'identité et d'opposition. La correspondance se construit sur les oppositions et identités du moi et du toi et, par ricochet, de l'auteur et du lecteur. Les identités construites dans le roman tournent autour de Rama et d'Aïssatou. Toutes deux sont des femmes instruites, enseignantes, émancipées, mariées légalement mais subissant de la maltraitance de la part de leur mari. Ces identités peuvent être transposées au niveau de l'auteur et du lecteur qui vivent ou partagent parfois les mêmes conditions. Chez les deux personnages, l'opposition se lit au niveau de leur choix suite aux maltraitements subies. Alors qu'Aïssatou a choisi de divorcer de son mari Mawdo pour reconstruire sa vie et sa dignité bafouées, Ramatoulaye, elle, a préféré se résigner, même malgré l'abandon du foyer conjugal par son mari, en élevant toute seule ses 12 enfants.

Selon P. Albouy (1971), la justification du discours à la première personne passe également par l'affirmation rassurante du nous. Il se donne de constater que dans *Une si longue lettre*, l'auteur recourt souvent à ce pronom personnel pour, d'abord, désigner Rama et Aïssatou et, ensuite, désigner l'auteur lui-même et le lecteur: « Nous, nous avons été méritantes, et c'est le chœur de nos louanges chantées à tue-tête. Notre patience à toute épreuve, la largesse de notre cœur, la fréquence de nos cadeaux trouvent leur justification et leur récompense en ce jour » (M. Bâ, 1980, p. 7). La destinataire, Rama, parle d'elle et de son amie Aïssatou. Il est question ici de leurs fréquents gestes magnanimes vis-à-vis de leurs belles-mères respectives. Au-delà de ce *nous* personnalisé, il s'agit aussi de *nous* en tant que lecteur par rapport à l'attitude loyale et bienveillante que nous devons tenir autour de nous.

Au détour de quelques pages, l'auteur recourt également à *nous* pour s'interroger sur la phobie des classes dites nobles contre les castés ou, plus précisément, les artisans: « Fallait-il nous réjouir de la désertion des forges, ateliers, cordonniers? Fallait-il nous en réjouir sans ombrage? Ne commençons-nous pas à assister à la disparition d'une élite de travailleurs manuels traditionnels? » (ibid., p. 25-26). Ces propos sublimes et progressistes lancent le débat sur l'aversion nourrie par certains contre certaines classes de la société. Le monde moderne peut-il se passer de la formation pratique? Le riche peut-il se départir des services d'un forgeron ou d'un maçon? Au nom de l'altérité, de la reconnaissance de l'autre en soi, l'auteur appelle à un métissage des couches sociales dans une vision progressiste du monde.

Selon M. Grevisse (1980, p. 644), le pronom indéfini *on* sert à désigner une ou plusieurs personnes et peut prendre la valeur de je, tu, nous, vous, il ou ils. Ce pronom est récurrent sous la plume de l'auteur: « On honnit la truëlle » (p. 25), « On ne lui parlait que genoux à terre » (p. 38). En effet, ce pronom peut représenter les autres pronoms personnels ou l'opinion couramment admise. C'est le cas dans cet extrait: « On te conseillait des compromis : « On ne brûle pas un arbre qui porte des fruits ». On te menaçait dans ta chair : « Des garçons ne peuvent réussir sans leur père » » (ibid., p. 41). Ici, au-delà du fait que ce pronom représente tous les pronoms personnels sus-évoqués, il peut être défini par *les gens*. C'est ce que les gens pensent communément et qui frise les préjugés. Il est différent de la voix du peuple, c'est-à-dire la voix de la sagesse, la voix de Dieu. Dans ce contexte précis, ce *on* est dissuasif, il tente de détourner Aïssatou de son ambition de divorcer, de son choix qui, pour elle, est judicieux.

Le *je* du destinataire s'oppose aussi à *il* du mari polygame, déserteur du foyer conjugal: « En aimant une autre, il a brûlé son passé moralement et matériellement. Il a osé pareil reniement...et pourtant » (ibid., p. 18). Le mari, précédemment conjoint et tutoyé par le *je* du destinataire, est désormais indexé comme *il* depuis la célébration de ses secondes noces et son départ du foyer. Bien au-delà du *il* qui dénote l'éloignement entre les deux ex-conjoints, il devient un inconnu à l'égard de son ex-épouse: « Et dire que j'ai aimé passionnément cet homme, dire que je lui ai consacré trente ans de ma vie, dire que j'ai porté douze fois son enfant » (idem). Cet, adjectif démonstratif, met en relief la distanciation entre *je* et *il* où il devient cet homme, un homme vulgaire, voir un étranger.

Disons que l'écriture du moi est une écriture de la transcendance, qui se brise incessamment pour renaître, soumise à cette impulsion sans fin qu'est la rupture, rupture avec les forces du mal. Le lyrisme épistolaire nous renvoie au lyrisme universel de Hugo qui écrit dans la Préface de *Les Contemplations*: « On se plaint quelquefois des écrivains qui disent moi. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas! quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas? Ah! insensé, qui crois que je ne suis pas toi! » (V. Hugo, 1856, p. 6).

Si le *moi* permet à l'auteur de sublimer les pulsions internes en valeurs élevées, donc universelles, l'emphase ou l'apostrophe, elle, permet de renforcer cette sublimation au travers de l'intimité qu'elle crée.

## **2.2. Le discours emphatique comme moyen de conviction**

Dans le discours en situation, il est question de voir comment le locuteur mobilise un ensemble de moyens verbaux pour agir sur son allocataire: tantôt pour le faire adhérer à une thèse expressément présentée à son assentiment; tantôt pour lui faire partager sa vision des choses et influencer sur ses façons de penser, de voir ou de percevoir des faits. Dans *Une si longue lettre*, le style emphatique pullule: « Et tu partis. Tu eus le surprenant courage de t'assumer. Tu louas une maison et t'y installas. Et, au lieu de regarder en arrière, tu fixas l'avenir obstinément.... » (M. Bâ, 1980, p. 42). Dans cet extrait, l'emphase se caractérise par la reprise anaphorique de la conjonction de coordination *Et* en début des phrases et du pronom personnel *tu*. Par ce style, l'auteur revient majestueusement sur les temps forts qui ont marqué les décisions prises par Aïssatou suite à son divorce. A travers ce discours pompeux, le

destinateur loue la témérité et le choix judicieux et sublimé de son amie. L'emphase, dans ce cas, à fonction d'admiration, d'approbation vis-à-vis de l'héroïsme d'Aïssatou.

Le style emphatique se traduit par la mise en valeur de certains termes, mise en valeur qui peut se matérialiser par l'exclamation: « Daba rageait, blessée dans son orgueil. Elle répétait tous les surnoms que Binetou avait donnés à son père : Veil homme! Ventru! le Vieux » (ibid., p. 49). Dans cet extrait, Daba, la fille aînée de Modou, exprime sa surprise au constat que Benetou, son amie, est devenue sa belle-mère. Cet acte recèle l'hypocrisie parfois propre aux femmes. Elle s'est fait passer pour son amie aux fins de se faire découvrir davantage par son père. Ce plan diabolique, minutieusement orchestré et auréolé par la naïveté de Daba, visait tout simplement à séduire Modou qui devenait de plus en plus puissant politiquement et financièrement. L'emphase mêle aussi l'interrogation et l'exclamation :

Mais la décision finale m'appartenait. Modou, absent toute la nuit, la solitude qui porte conseil me permit de bien cerner le problème. Partir? Recommencer à zéro, après avoir vécu vingt-cinq ans avec un homme, après avoir mis au monde douze enfants ? Avais-je assez de force pour supporter seule le poids de cette responsabilité à la fois morale et matérielle? Partir! Tirer un trait net sur le passé (ibid., p. 50).

Le passage mélange interrogations et exclamation. Les interrogations marquent le questionnement du destinateur sur son propre sort, sur les choix à opérer par elle. A travers ces interrogations, elle pèse le pour et le contre d'un éventuel départ du foyer conjugal tout en mesurant les responsabilités qu'elle a sur les bras. L'exclamation, à ce niveau, marque l'hésitation, l'incertitude qui la tourmente depuis qu'elle a su qu'elle avait une coépouse.

Le recours à l'apostrophe comme moyen phatique est récurrent dans la correspondance de Mariama Bâ. L'apostrophe est un procédé linguistique et stylistique permettant d'interpeller un destinataire dans le cours d'une phrase ou d'un texte. C'est un procédé stylistique important qui engage le narrateur, mieux le destinateur dans *Une si longue lettre*. D'après le linguiste Roman Jakobson (1963), l'apostrophe relève de la fonction phatique du langage, également appelée fonction de contact. Elle permet, en effet, de contrôler si, entre le destinateur et le destinataire, au sein de la situation de communication, la relation est toujours active. Reposant le plus souvent sur un nom ou sur un pronom et un syntagme pronominal, ce procédé rejoint la fonction conative puisqu'il recourt au vocatif: « Aïssatou, mon amie, je t'ennuie, peut-être, à te relater ce que tu sais déjà » (M. Bâ, 1980, p. 14). Dans cette phrase, mise à part l'interpellation qui se saisit par le nom « Aïssatou », le destinateur insère une incise, « mon amie », pour mettre en exergue le type de lien qui existe entre elle et le

destinataire. Dans le cas précis, plus qu'une simple amie, il s'agit d'une confidente, donc une relation d'intimité comme l'a souligné le destinataire au début de la correspondance. A la page 58, l'on note la même intimité: « Aïssatou, mon amie, il n'y a pas de comparaison possible entre la petite Nabou et toi, je te l'ai dit ». Au nom de l'amitié qui lie les deux interlocuteurs, le destinataire, pour éviter d'ennuyer son interlocuteur avec son histoire personnelle, essaie de lui apporter des informations sur le foyer qu'elle a abandonné au profit de sa coépouse Nabou.

Dans le texte, l'apostrophe nominative revient régulièrement, surtout en début des chapitres. Elle permet au destinataire, Ramatoulaye, comme nous l'avons évoqué plus haut, de maintenir, en situation de communication active, la relation avec le destinataire, Aïssatou. L'apostrophe nominale se lit sous un trait ironique dans cette reprise des louanges à l'adresse de l'illustre disparu:

« Modou, ami des jeunes et des vieux...

-Modou, cœur de lion, défenseur de l'opprimé...

-Modou, aussi à l'aise dans un costume que dans un caftan...

-Modou, bon frère, bon mari, bon musulman...

-Que Dieu lui pardonne... (ibid., p. 7).

Le trait ironique se lit à travers les multiples qualités collées à l'image de Modou, le désormais défunt. Pendant que les louanges font de lui un homme conforme à la norme morale, Ramatoulaye, dans sa retraite de viduité s'interroge sur le type de mari qu'a été son ex-conjoint.

L'on note aussi l'apostrophe pronominale: « Toi, tu y avais ajouté la petite construction du fond, ... » (ibid., p. 30). *Toi*, pronom personnel tonique, représente la personne à qui l'on écrit ou s'adresse. Il sert souvent à renforcer le pronom *tu*. Suivant l'extrait, le destinataire rappelle au destinataire avec tonicité les actes empreints de bravoure qu'elle a posés dans le temps.

D'un point de vue grammatical, l'apostrophe n'est pas véritablement considérée comme porteuse d'une fonction syntaxique; c'est pour cette raison que la notion d'exclamation lui est préférée le plus souvent : Partir! [...] Partir, m'éloigner de la trahison! (ibid., p. 50).



L'apostrophe permet également au locuteur d'impliquer fortement l'allocataire à des moments clés de son discours tout en affirmant son propre positionnement. Elle repose sur un vocatif et précédé d'une interjection d'appel. Cela renvoie aussi à l'hyperbole: « Être femme! Vivre en femme! Ah, Aïssatou! » (ibid., p.77). L'on retrouve à divers niveau des interjections mêlées aux exclamations : « Ô! Santé, habite-moi. Ô! Santé... » (ibid., p. 18), « Oh! la dépression nerveuse! » (ibid., p. 52), « Ah, les enfants! » (ibid., p. 96). Ce discours hyperbolique concourt à mettre en relief l'expressivité de l'intonation, l'état d'âme des différents personnages.

Dans les dialogues, l'apostrophe, selon V. Gorp (2005, p. 43), permet de souligner l'éthos ou le pathos de l'énonciateur: « Je la regarde, Daba, mon aînée qui ma admirablement secondée auprès de ses frères et sœurs. C'est Aïssatou, ton homonyme, qui a pris sa relève dans la marche de la maison » (ibid., p. 90). Ces propos, pleins de pathétisme, expriment non seulement la satisfaction de voir ses enfants s'adonner aux travaux domestiques mais aussi la souffrance de savoir que c'est son effort personnel qui a concouru à bâtir cette docilité chez les enfants supposés être élevés par le couple. C'est donc avec fierté et émotion que Rama raconte à son amie Aïssatou l'implication individuelle de chacun de ses enfants dans la gestion quotidienne de la maison abandonnée par le mari.

Les effets visés par l'apostrophe sont multiples et dépendent de l'intention du locuteur. Selon P. Fontanier (1977, p. 371): « L'apostrophe est cette diversion soudaine du discours par laquelle on se détourne d'un objet, pour s'adresser à un autre objet, naturel ou surnaturel, absent ou présent, vivant ou mort, animé ou inanimé, réel ou abstrait, ou pour s'adresser à soi-même ». Souvent lyrique et destinée à épancher les sentiments contenus, l'apostrophe exprime une intimité avec la personne apostrophée.

### **3. De l'expressivité sublimée à la résilience**

Rama et Aïssatou telles que présentées dans l'œuvre sont toutes deux des femmes battantes. Quand bien même leurs actions visent à libérer la femme des méandres dans lesquelles elle baigne surtout dans les couples polygamiques, chacune d'elle dispose d'une démarche particulière.

#### **3.1. Les propos sublimes**

M. Bâ a cette manie de rouler l'expressivité au point de persuader même les incrédules de l'intense douleur que vit une femme lorsque son foyer conjugal vient d'être violé par une autre femme, surtout lorsqu'il s'agit des arrivistes telles Binetou et Nabou.

L'attitude subliminaire du destinataire se lit à travers ses réflexions sur certains sujets poignants et son expressivité. Femme abandonnée et privée de rentes, Ramatoulaye éprouve de la joie lorsqu'elle voit une femme réussir :

Mon cœur est en fête chaque fois qu'une femme émerge de l'ombre. Je sais mouvant le terrain des acquis, difficile la survie des conquêtes : les contraintes sociales bousculent toujours et l'égoïsme mâle résiste. Instruments des uns, appâts des autres, respectées ou méprisées, souvent muselées, toutes les femmes ont presque le même destin... (M. Bâ, 1980, p.108).

S'agissant justement de la survie, elle en sait plus que les autres. En témoigne la reprise récurrente de la phrase « Je survivais » de la page 63 à la page 65. Cette reprise dit long sur l'extrême souffrance dans laquelle elle élevait péniblement ses douze enfants.

Le destinataire sublime également ses réflexions par son auto-questionnement et ses méditations sur la folie de Modou : « Folie? Veulerie? Amour irrésistible? Quel bouleversement intérieur a égaré la conduite de Modou Fall pour épouser Binetou? » (ibid., p. 17). Cette méditation a été reprise à la page suivante, ce qui témoigne de l'intensité de la dépression que vit Ramatoulaye trompée par son mari. Mais elle trouve des subterfuges pour calmer son aversion même si ses efforts ne la détournent pas de sa déception :

Pour vaincre ma rancœur, je pense à la destinée humaine. Chaque vie recèle une parcelle d'héroïsme, un héroïsme obscur fait d'abdications, de renoncements et d'acquiescements, sous le fouet impitoyable de la fatalité [...] que sont à côté de vos lamentations mes démêlés, ..., avec un mort qui n'a plus de mainmise sur ma destinée ? Justiciers, vous auriez pu, en liguant vos désespoirs, rendre tremblants ceux que la richesse enivre, ceux que le hasard favorise (idem).

Ces envolées lyriques et élégiaques constituent des plaintes visant à faire cesser certaines pratiques odieuses contre les opprimés en général et les femmes en particulier.

L'élévation d'esprit du destinataire se mesure au fait que malgré les déconvenues de Modou, elle s'interroge sur sa possible responsabilité: « J'essaie de cerner mes fautes dans l'échec de mon mariage. J'ai donné sans compter, donné plus que je n'ai reçu. Je suis de celles qui ne peuvent se réaliser et s'épanouir que dans le couple » (ibid., p. 67).

Le lyrisme du destinataire trouve aussi son fondement dans le sens qu'elle donne à l'amitié et c'est ce sens sublimé qui justifie la correspondance qu'elle adresse à Aïssatou. Une amitié qui a pour objectif de remplir une mission: « Nous étions de véritables sœurs destinées à la même mission émancipatrice » (ibid., p. 22). Un peu plus loin, elle ajoute: « L'amitié a des grandeurs inconnues de l'amour. Elle se fortifie dans les difficultés, alors que les contraintes massacrent l'amour. Elle résiste au temps qui lasse et désunit les couples. Elle a des élévations inconnues de l'amour. Tu m'apportais en aide tes privations, toi, la bijoutière » (ibid., p. 66). Les deux amies se sont ligüées pour rompre avec les pesanteurs traditionnelles conçues et érigées en règle de conduite. Dans cette lutte émancipatrice, leurs existences se côtoyaient. Elles subissaient différemment les contraintes sociales et la pesanteur des mœurs.

Les thèmes développés dans l'œuvre donnent à voir que l'auteur manifeste son féminisme. Toutefois, il s'agit d'un féminisme discerné et positif. Elle revendique des femmes responsables, des femmes de trempe. Son esprit de discernement la pousse à s'interroger sur l'attitude des femmes qui se paient la latitude de saper l'existence heureuse de leurs congénères: « Comment une femme peut-elle saper le bonheur d'une autre femme? » (ibid., p. 86).

Il apparaît clair que la lutte menée par l'auteur se situe à deux niveaux. Elle vise d'une part à amener les hommes à prendre conscience de l'équité genre au sein d'un couple et d'autre part à décourager celles qui tentent de ravir les maris de leurs congénères.

### **3.2. La résilience**

Selon A. Richemond (2003), la résilience peut être considérée comme un processus dynamique impliquant l'adaptation positive dans le cadre d'une adversité significative, ou encore comme une capacité de réussir une insertion dans la société en dépit des risques graves d'une issue négative. En d'autres termes, pour M. Manciaux et al. (2001, p. 17), « la résilience est la capacité d'une personne ou d'un groupe à se développer bien, à continuer à se projeter dans l'avenir en dépit d'événements déstabilisants, de conditions de vie difficiles, de traumatismes sévères ».

S'inscrivant dans cette école de pensée, M. J. Bernard (2007) voit dans l'acte d'entreprendre un processus de reconstruction de soi, d'affirmation et d'indépendance, voire de revanche face aux mauvais coups de la vie, ce qu'elle appelle la résilience

entrepreneuriale. Elle permet à l'individu de récupérer ses facultés vitales en reconstituant son histoire et en se réinsérant dans le flux de la vie, retrouvant alors une voie vers l'avenir.

Pour sa part, A. Sen (1983) construit la théorie autour du concept de capacité qui renvoie aux états et potentiels que les individus peuvent choisir sur la base des opportunités dont ils disposent afin de changer le cours de leur histoire.

Pour ce qui concerne *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, le parcours d'Aïssatou correspond aux définitions que ces différents auteurs donnent au terme résilience. Enseignante et femme émancipée, Aïssatou rêvait d'un couple épanoui où règne l'harmonie, car elle sait bien que « c'est de l'harmonie du couple que naît la réussite familiale » (M. Bâ, 1980, p. 109). Malheureusement, son mari, Mawdo Ba, médecin de profession, s'est laissé influencer par sa mère en convolant en justes noces avec la petite Nabou. Cette bassesse sentimentale de Mawdo a créé un choc traumatisant chez Aïssatou. Au-delà de cette humiliation, son mariage ne s'était fait sans difficultés. Des difficultés teintées de velléités claniques. Toutes ces considérations l'ont poussée à prendre la décision de divorcer malgré son amour pour Mawdo, car entre le sang royal et celui de la forge, le divorce ne pouvait que s'ensuivre. Du haut de cette décision minutieusement murie, des propos blasphématoires ont été proférés contre elle : « On ne brûle pas un arbre qui porte des fruits » ou encore, « Des garçons ne peuvent réussir sans leur père » (ibid., p. 41). Ces propos, nous l'avons déjà souligné plus haut, dissuasifs, n'ont pas pu changer la position d'Aïssatou. Elle a choisi la rupture avec quatre fils sur les bras. Lorsqu'on est désabusé, on peut repartir de nouveau si on a reçu une formation équilibrée. Justement, Aïssatou et Ramatoulaye ont hérité d'une formation qui permettait un brassage fructueux d'intelligences, de caractères, de mœurs et de coutumes différents. Le destinataire résumait cette formation en ces termes :

Nous sortir de l'enlissement des traditions, superstitions et mœurs ; nous faire apprécier de multiples civilisations sans reniement de la notre; élever notre vision du monde, cultiver notre personnalité, renforcer nos qualités, mater nos défauts ; faire fructifier en nous les valeurs de la morale universelle; voilà la tâche que s'était assignée l'admirable directrice (ibid., p. 22).

C'est cette formation édifiante qui a permis à Aïssatou de se relancer grâce à la puissance des livres :

Instrument unique de relation et de culture, moyen inégalé de donner et de recevoir. Les livres soudent des générations au même labeur continu qui fait progresser. Ils te permettent de te hisser. Ce que la société te refusait, ils te l'accordèrent: des examens passés avec succès te menèrent toi aussi en France. L'école d'interprétariat, d'où tu

sortis, permit ta nomination à l'ambassade du Sénégal aux Etats-Unis. Tu gagnes largement ta vie. Tu évolues dans la quiétude, ... (ibid., p. 42).

Cet extrait renseigne sur les stratégies ayant conduit à la résilience observée chez Aïssatou. Tout comme le stipule la définition d'A. Richemond (2003), Aïssatou s'est résolue à divorcer en dépit des risques graves d'une issue négative. Elle s'est lancée, comme l'a souligné M. J. Bernard (2007), dans un processus de reconstruction de soi, d'affirmation et d'indépendance. Du traumatisme subi, elle vit désormais dans la quiétude grâce à son audace, à sa conviction que rien n'est perdu d'avance. Elle a assumé sa révolte en défiant toutes les médisances à elle proférées.

Toujours dans ce processus de résilience, Ramatoulaye non plus n'a pas démerité. Elle a renoncé à quitter le domicile conjugal tout en assumant seule les charges de la famille et surtout en réussissant l'éducation de ses enfants.

La sublimation scripturaire observée dans *Une si longue lettre* s'est traduite à travers la situation des deux héroïnes du roman, Aïssatou et Ramatoulaye, en les faisant passer de l'étape de femmes dominées à celle de femmes réussies et épanouies.

## Conclusion

L'étude menée avait pour objectif de montrer comment l'auteure a su rendre pathétiques les faits et agissements des sociétés africaines par le truchement de la correspondance. Une analyse sémantico-thématique d'*Une si longue lettre* a pu relever que l'auteure a recouru à l'art épistolaire comme moyen de dissémination des pesanteurs socioculturelles. Pour juguler la perpétuation de ces pesanteurs qui sont entre autres la légitimation de la polygamie et les mariages arrangés et qui constituent des pratiques avilissantes, l'auteure a laissé voir qu'une femme éduquée et instruite peut transformer positivement la société en se libérant du poids de la tradition. L'auteure s'est servi du dialogue pour faire passer ce précieux et salvateur message. Ce procédé qui repose sur l'usage intimiste des pronoms je/tu a permis à l'auteure de sublimer ses intentions en transformant des pulsions internes en des sentiments élevés, en des valeurs morales et esthétiques d'une dimension considérable. L'abondance du discours emphatique dans le texte qui se matérialise

par l'apostrophe, les exclamations et les interrogations fait partie des moyens mobilisés par le locuteur pour agir sur son allocataire. Cet allocataire, désigné comme Aïssatou, peut être le mari défaillant ou le lecteur, d'où l'universalité du discours de l'auteur. Ce qui tient plus le lecteur en haleine dans cette écriture de sublimation est que l'auteure a encensé le pathétisme discursif en l'explicitant par la résilience. Par le biais de la résilience prétextée d'Aïssatou, l'auteure convie le lecteur à changer, à positiver son regard sur les entraves inhérentes à la société, à élargir sa réflexion et son action par rapport au cadre dans lequel il vit. Il est vrai, la résilience s'enrichit des regards croisés des expériences du terrain mais elle se nourrit aussi d'histoires de vie, domaine dans lequel la littérature offre de nombreux exemples. *Une si longue lettre* en est un et elle nous invite à croire en l'Homme, même opprimé, car c'est de l'humus sale et nauséabond que jaillit la plante verte.

### Bibliographie

AHMED Akbar Salahuddin, 1980, *Pukhtun Economy and Society : Traditional Structure and economic development in a tribal Society*, London, Routledge & Kegan Paul.

AHMED Akbar Salahuddin, 1993, *Living Islam: From Samarkand to Stornoway*, London, BBC Books.

ALBOUY Pierre, 1971, « Hugo, ou le Je éclaté », *Romantise*, no 1-2, L'impossible unité ? p. 53-64.

BÂ Mariama, 2004, *Une si longue lettre*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines Sénégalaises.

BÂ Mariama, 1981, *Un chant écarlate*, Dakar, Les Nouvelles Editions Africaines.

BERNARD Marie-Josée, 2007, « L'entrepreneuriat comme un processus de résilience : Les bases d'un dialogue entre deux concepts », *Revue Internationale de Psychologie*, XV, 32, p. 119-140.

DADIE Bernard, 1959, *Un nègre à Paris*, Paris, Présence Africaine.

ESPOSITO John Louis, 2001, *Islam. Den raka vägen*, Lund, Studentlitteratur

FONTANIER Pierre, 1977, *Les Figures du discours*, Paris, Champs Classiques.

GORP Van et al., 2005, *Dictionnaire des termes littéraires*, Hendrik, Honoré Champion.

GREVISSE Maurice, 1980, *Le bon usage*, 11<sup>e</sup> édition, Paris-Gembloux, Editions Duculot.

HARREL-BOND Barbara, 2003, « An interview with Mariama Bâ », *Emerging Perspectives on Mariama Bâ. Postcolonialism, Feminism and Postmodernism*, Trenton, Africa World Press Inc., p. 383-402.

HUGO Victor, 1856, *Les Contemplations*, Paris, Nelson.

JAKOBSON Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Editions de Minuit.

*Le Coran*, Traduit par Jean Grosjean, 1979, Paris, Editions Philippe Lebaud.

MANCIAUX Michel et al., 2001, *La résilience : résister et se construire*, Genève, Médecine et Hygiène, Collection « Cahiers Médicaux Sociaux ».

MURTUZA Miriam, 2003, « The Marriage and Divorce of Polygamy and Nation: Interplay of gender, Religion, and Class in Mariama Bâ and Sembène Ousmane », Azodo, Ada Uzoamaka (Ed.), *Emerging Perspectives on Mariama Bâ. Postcolonialism, Feminism and Postmodernism*, Trenton, Africa World Press Inc., p. 175-204.

OUANE Ibrahima Mamadou, 1955, *Lettre d'un Africain: récit épistolaire*, Monte-Carlo, Editions Regain.

RICHEMOND Alain, 2003, *La résilience économique : une chance de recommencer...*, Paris, Editions d'Organisation.

SEN Armatya, 1983, « Development: which way now? », *The Economic Journal*, 93, no 372, p. 745-762.